

Patricia Leon-Lopez \*

## Pourquoi Dora ?

Au début du dernier chapitre de sur la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud s'interroge sur ce qui a pu le déterminer à choisir le prénom de « Dora » pour la publication de ce « Fragment d'une analyse d'hystérie ». Ce prénom était le prénom familièrement donné à une gouvernante au service de sa sœur Rosa. La prétendue Dora s'appelait en réalité, elle aussi, Rosa et ne pouvait conserver le même prénom que la maîtresse de maison. *D'où la substitution*<sup>1</sup>, que Freud apprit par hasard, un soir où il se trouvait chez sa sœur, et qu'il déplora :

je me mis à dire [...] : « Les pauvres gens ils ne peuvent même pas garder leur nom ! » [...] Lorsque ensuite, le lendemain, je cherchai un nom pour une personne *qui n'avait pas le droit de garder le sien propre*, aucun autre ne me vint à l'esprit que « Dora ». L'exclusivité du choix s'imposant à moi repose ici sur une solide connexion touchant au contenu, car dans l'histoire de ma patiente, une influence qui avait elle aussi été décisive pour le déroulement de la cure émanait de la personne en service dans une maison étrangère, d'une gouvernante. »

Ayant recours à ce nom et explicitant les raisons qui motivent son choix, Freud nous donne une ébauche, une sorte de clé pour la lisibilité du cas, pour son interprétation. D'une part, il est question d'une substitution forcée, arbitraire. D'autre part, une association, nous dit-il, touchant au contenu du cas, un événement de l'histoire de Dora dont il est question, de l'influence d'une gouvernante et d'une certaine configuration dramatique.

À deux moments différents, deux gouvernantes interviennent dans le récit du cas. Celle à laquelle Freud se réfère dans ce passage a sans doute un rôle crucial, la séance où Dora annonce à Freud qu'elle ne reviendra plus en analyse ; Freud retrouve dans les faits réels de cette histoire le matériel nécessaire pour résoudre des problèmes posés antérieurement au cours de l'analyse.

---

\* patricia.leon@wanadoo.fr

1. Souligné par moi.

Il s'applique à démontrer à Dora l'influence qu'a encore sur elle cette histoire et élucide une à une, à partir des éléments signifiants, « les nombreuses identifications » de Dora à cette gouvernante, manifestes dans ses comportements et dans le contenu du rêve. En effet, il y avait chez les K. une jeune fille, gouvernante des enfants qui se comportait d'une façon très bizarre à l'égard de M. K., elle l'ignorait et manifestait un comportement de défi à son égard, Dora raconte à Freud : « un ou deux jours avant la scène du lac, cette jeune fille me prit à part, disant qu'elle avait à me parler. Elle me raconta que M. K., quelques jours auparavant, lorsque justement M<sup>me</sup> K. était absente pour quelques semaines, s'était rapproché d'elle, l'avait courtisée et supplié de ne rien lui refuser ; il lui dit que sa femme n'était rien pour lui, et ainsi de suite<sup>2</sup> ».

Freud reconnaît dans cette phrase la raison de la gifle que Dora a donné à M. K. lors de la scène du lac, *les mêmes mots avaient été prononcés* par lui, afin d'inciter Dora à accepter ses avances. Cette blessure d'amour propre : « il ose me traiter comme une gouvernante, comme une domestique ? » « associée à la jalousie et à des motifs conscients sensés, c'en était trop enfin<sup>3</sup> ». Et Freud ajoute une note en bas de page « sans doute n'est-il pas indifférent qu'elle ait pu entendre son père se servir de la même expression en parlant de sa femme. Ces paroles il me les avait dites à moi et Dora était certes capable d'en saisir le sens<sup>4</sup> ».

Que vient à révéler cette phrase, que peut-on dire de sa circulation dans le circuit et, surtout, de son influence radicale dans la rupture de celui-ci ? Au-delà de la circulation des cadeaux précieux et de dons parallèles destinés à réparer et légitimer la place de chacun de partenaires du quadrille, cette phrase dont la gouvernante, hors circuit, est la première détectrice, elle, qu'incarne la place *du pur et simple objet*, que peut-elle nous aider à élucider de ces rapports ambigus, de ces liens entre ces hommes et ces femmes et de la façon dont Dora s'y implique ?

Comment s'implique t-elle ?

L'évocation d'une autre gouvernante dans le cas n'est pas moins parlante, il s'agit d'une femme « avec laquelle Dora vécut d'abord dans un commerce intellectuel intime, jusqu'à ce qu'elle se fût aperçue qu'elle avait été appréciée et bien traitée par ladite gouvernante, non *pour elle-même* mais à cause de son père, elle se rend compte qu'elle même était tout à fait indifférente à la gouvernante, et que l'amour qui lui avait été prodigué s'adressait en réalité à son père. Elle obligea alors la gouvernante à

2. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, p. 79.

3. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, p. 80.

4. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, p. 80 note 1.

quitter la maison <sup>5</sup> ». C'est, par ailleurs, cette gouvernante qui avait voulu ouvrir les yeux de Dora et de sa mère sur les relations scandaleuses de leur père, et mari respectifs avec M<sup>me</sup> K., en les incitant à prend parti contre celle-ci <sup>6</sup>. Mais à ce moment là « Dora demeura tendrement attaché à M<sup>me</sup> K. et ne voulut rien savoir...<sup>7</sup> »

Pour le moment, gardons en mémoire ces raisons freudiennes pour donner un nom au cas, cela nous aidera à savoir saisir entre les lignes de notre élaboration la pertinence de ce petit commentaire que Freud fait sur sa trouvaille, que par ailleurs, il nous décrit si joliment, mêlant à ses soucis de travail ses préoccupations d'homme.

### L'hystérique aime-t-elle les femmes ?

Pour étudier, c'est notre propos aujourd'hui, l'homosexualité dans l'hystérie, à partir du cas « Dora » et en comparaison avec celui de la jeune homosexuelle (Lacan dans le séminaire IV, *La Relation d'objet* consacre tout un chapitre à établir les différences dans ces deux cas), une citation de Lacan dans son texte *L'Étourdit* peut nous mettre au vif de la complexité de la question : « Disons hétérosexuel par définition, ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre. Ce sera plus clair. »

Et il ajoute, quelque chose qui sans doute nous aidera à élucider notre question : « J'ai dit : aimer, non pas : à elles être promis d'un rapport qu'il n'y a pas. C'est même ce qui implique l'insatiable de l'amour, lequel s'explique de cette prémisse <sup>8</sup>. »

### L'amour pour le père

Nous savons que Freud reconnaît avoir négligé, dans son analyse de Dora, l'amour de celle-ci pour M<sup>me</sup> K.

Ce que Freud veut faire ressurgir dans l'analyse de Dora, c'est son amour pour M. K. Il interprète que le refoulement de cet amour a comme conséquence le resurgissement du fort attachement libidinal à son père, qu'elle revendique dans la cure. Cet amour pour le père de son enfance, cet état amoureux, précocement apparu, était lié à l'impuissance de ce père, et l'apparition des premières manifestations hystériques dans son enfance est liée au fait que ce père apparaît comme un père blessé et malade,

5. S. Freud, « Fragment d'un cas d'hystérie », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, p. 44.

6. Dans une note (1), p. 24, Freud affirme avoir pensé pendant un certain temps que c'était à cette femme que Dora devait toutes ses connaissances secrètes. Plus tard il saura que ce n'était qu'en partie, M<sup>me</sup> K. y ayant aussi largement participé.

7. S. Freud, *ibid.*, p. 24.

8. J. Lacan, « L'Étourdit », dans *Scilicet* 4, Paris, Le Seuil, 1973, p. 23.

ses symptômes de l'enfance sont liés à des manifestations d'amour pour son père. Son amour est corrélatif et extensif à l'impuissance de celui-ci.

Mais, nous dit Freud : « Durant de longues années, cet état amoureux envers son père ne s'était pas manifesté ; bien au contraire, elle avait été longtemps dans les meilleurs termes avec la femme qui l'avait supplantée auprès de son père, et elle avait même, comme ses autoreproches nous l'ont appris, favorisé les rapports de celle-ci avec son père. Cet amour (pour le père) devait donc avoir été récemment ravivé et, en ce cas nous pouvons nous demander dans quel but. Evidemment en tant que symptôme réactionnel, pour exprimer autre chose qui demeurerait puissant dans l'inconscient. En l'occurrence, je devais penser, en premier lieu, que l'amour pour M. K. était cette chose réprimée<sup>9</sup>. »

Freud reviendra sur « cette chose réprimée », sur ses pas, en argumentant dans une note de bas de page de façon explicite que sa véritable erreur technique consista dans « l'omission de deviner à temps et communiquer à la malade que son amour homosexuel pour M<sup>me</sup> K. était sa tendance psychique inconsciente la plus forte. »

« ...Derrière l'idée prévalente qui avait pour objet les rapports de son père avec M<sup>me</sup> K., se dissimulait aussi un sentiment de jalousie dont l'objet était M<sup>me</sup> K.

Sentiment qui ne pouvait être fondé que sur une inclination homosexuelle. [...] Là où, chez des femmes et des jeunes filles hystériques, la libido sexuelle dirigée vers l'homme a subi une répression énergique, on trouve régulièrement, à la place, que la libido dirigée vers la femme a subi une sorte de renforcement ; cette inclination peut être même partiellement consciente. »

À cette négligence de ne pas avoir donné dans le maniement du transfert l'importance nécessaire à l'attachement de Dora pour M<sup>me</sup> K., Freud attribue l'échec de la cure. Or, la question que je voudrais introduire eu égard à la formulation de Lacan par rapport à l'être hétérosexuel, est celle-ci : Dora aime-t-elle M<sup>me</sup> K. ? si oui, au sens de Lacan serait-elle hétérosexuelle ?

De façon plus large l'hystérique dans la construction et le vécu de son intrigue est-elle quelqu'un qui aime les femmes ? De quelle façon aime-t-elle les femmes ?

En quels termes articuler le problème ? En tout cas ce que nous lisons dans l'observation de Freud c'est qu'il s'efforce de formuler et résoudre cette ambiguïté : est-ce qu'il a échoué à cause d'une résistance de la patiente à admettre la relation amoureuse qui la liait à M. K. ou est-ce qu'il a échoué parce qu'il aurait dû comprendre que l'attachement homosexuel à M<sup>me</sup> K. était la véritable signification de

---

9. *Op. cit.*, p. 41.

la crise et la position primitive de Dora ? Ces allers et retours de Freud au long de l'observation ne font que dévoiler l'os du problème : quel est l'objet du désir de Dora ?

Lacan nous dit : Dora est une hystérique, c'est-à-dire quelqu'un qui est parvenu au niveau de la crise oedipienne, et qui à la fois a pu et n'a pas pu la franchir. Il y a à cela une raison c'est que son père à elle, contrairement au père de la jeune homosexuelle, est impuissant. Le père, qui est celui qui donne symboliquement cet objet manquant, le phallus, ici, dans le cas de Dora, ne le donne pas, parce qu'il ne l'a pas. Mais, comme il n'y a pas de plus grand signe d'amour, de plus grand don d'amour, que le don de ce qu'on n'a pas, Dora aime son père précisément pour ce qu'il ne lui donne pas<sup>10</sup>.

Or, la jalousie envers M<sup>me</sup> K. masque un intérêt pour la personne du sujet rival, sa loyauté envers M<sup>me</sup> K., le fait qu'elle ne puisse pas lui en vouloir de sa trahison, interroge Freud. Lacan nous donnera la clé de son secret, c'est la valeur de l'objet rival, de l'objet qui est M<sup>me</sup> K., « le mystère de sa féminité, de sa féminité corporelle. » Qu'est-ce que c'est être une femme ?

Le noyau de cet amour, de ce qui s'élève comme sacrifice de l'hystérique, c'est cette insatisfaction et Mme K se présente comme étant ce que son père peut aimer au-delà d'elle-même. C'est à quoi Dora s'attache, c'est à ce qui est aimé par son père dans une autre, en tant qu'elle ne sait pas ce que c'est.

L'ambiguïté de Freud pour situer l'objet du désir de Dora tient aussi à autre chose, le complexe d'Œdipe, ne l'oublions pas a été dicté à Freud par l'insatisfaction de l'hystérique, le père impuissant est le substitut de la castration refusée et donne à la version oedipienne toute sa consistance.

L'hystérique ne parvient à s'identifier à la femme qu'au prix d'un désir insatisfait, « elle suppose que la femme sait ce qu'elle veut, au sens où elle le désirerait, elle est captivée par la femme en tant qu'elle croit que la femme est celle qui sait ce qu'il faut pour la jouissance de l'homme<sup>11</sup> ».

## La belle âme

Dans son « Intervention sur le transfert » Lacan évoque la position de Freud à l'endroit de Dora comme un « renversement dialectique », c'est-à-dire comme un renversement subjectif de « la belle âme. » Dora se plaint du désordre du monde, de

---

10. J. Lacan, Le séminaire, livre IV, *La relation d'objet*, p. 139-141.

11. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, leçon du 18 juin 1969.

la machination odieuse dont elle fait l'objet, Freud l'interpelle sur ce point, sur sa position proprement subjective : « Regarde quelle est ta propre part au désordre dont tu te plains. »

La belle âme, on le sait, est une des figures de la conscience déployées par Hegel dans la *Phénoménologie de l'esprit*. C'est une conscience qui se croit parfaitement pure et qui trouve que le monde est mal fait. La belle âme, pour préserver la pureté de son cœur, « vit dans l'angoisse de souiller la splendeur de son intériorité par l'action et l'être là, et pour préserver la pureté de son cœur elle fuit le contact de l'effectivité et persiste dans l'impuissance entêtée, impuissance à renoncer à son Soi affiné jusqu'au suprême degré d'abstraction [...], à transformer sa pensée en être et à se confier à la différence absolue... Son opération est aspiration nostalgique qui ne fait que se perdre en devenant objet sans essence, et au-delà de cette perte retombant sur soi-même se trouve seulement comme perdue ; dans cette pureté transparente de ses moments elle devient une malheureuse *belle âme*, comme on la nomme, sa lumière s'éteint peu à peu en elle-même, et elle s'évanouit comme une vapeur sans forme qui se dissout dans l'air<sup>12</sup> ».

Disons pour le moment que si la belle âme s'abîme dans ce concept de soi-même c'est parce qu'elle se désimplique de son énonciation.

La première intervention de Freud va au cœur de cette impuissance entêtée, elle n'ignore rien de ce qui se passe, ces vérités non seulement elle les connaît, elle y a participé, qu'est-ce qu'elle veut préserver ?

Il ne faut pas croire que cette façon de se retirer du monde par le reproche, de s'y faire étrangère par la revendication, d'y être perdue, est inopérante. Lacan nous dit bien que dans cette façon de s'appliquer à dénoncer le mal dans l'Autre, dans sa passion douloureuse pour la vérité, la belle âme agit, elle fait à elle seule son ouvrage. Ce désordre du monde est le fruit de sa propre action<sup>13</sup>.

Enfin sa liberté est la puissance du négatif, à savoir la possibilité « de renoncer à tout » pour ne pas renoncer à sa position de belle âme.

Dora arrive chez Freud avec sa plainte, une série d'événements correctement fondée et implacable :

12. Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, traduction de J. Hyppolite, Aubier, 1941, tome 2, p. 189.

13. Dora après avoir arrêté sa cure, retourne chez Freud pour lui raconter sa rencontre avec la famille K. : « elle a fait reconnaître par tous la vérité dont elle sait pourtant qu'elle n'est pas, toute véridique qu'elle soit, la vérité dernière [...] ». J. Lacan, *Écrits*, « Intervention sur le transfert », Paris, Le Seuil, 1966, p. 224-225.

« Tout cela est juste et réel ! Maintenant que je vous l'ai raconté, qu'y voulez-vous changer ? <sup>14</sup> »

Freud transforme cette plainte en question, et vous ?

Dora, dans un certain sens n'a rien lâché de sa position initiale. Ses renoncements ne sont que des arrangements partiels car pour elle, rien ne vaut que ce qu'elle rencontre de sa passion pour la vérité, de sa façon de se confronter, par l'impuissance et le courage, à l'insoutenable de sa position. Elle renonce à tout pour ne pas renoncer à sa question : Qu'est-ce que c'est être une femme ? pour ne pas renoncer à arriver enfin à transformer cette question en être.

Dans le séminaire III, *Les psychoses*, Lacan avait déjà souligné, dans un chapitre consacré à l'hystérie, que la structure d'une névrose est une question « de la même façon qu'Aristote formulait qu'il ne faut pas dire l'homme pense, ni l'âme pense mais *l'homme pense avec son âme*, nous dirons que le névrosé pose sa question névrotique, sa question secrète et bâillonnée, avec son moi »<sup>15</sup>. Le moi de Dora c'est M. K., c'est par l'identification virile qu'elle trouve la voie pour symboliser ce qui lui échappe.

Lacan, en établissant la similitude entre la position de Dora et celle de la belle âme, ouvre un chemin pour formaliser le pourquoi de cette belle âme perdue.

Enfin si comme Hegel le dit, la belle âme ne renonce pas à transformer sa pensée en être, elle ne renonce pas à l'idée de résorber sa question dans un savoir absolu, idéal, universel, accordé à sa propre loi, et cela au prix de finir par s'évanouir, par se perdre, par devenir totalement fantasmatique. L'hystérique, Dora en l'occasion, en se posant la question sur son être femme, en supposant un savoir qui pourrait advenir à l'être renonce à devenir femme. C'est dans l'attachement à la question et à son désir de la voir devenir réalisation effective dans les termes de sa loi, de ce progrès de la vérité qui finirait enfin par résorber le réel dans le symbolique, que le destin de la belle âme et l'hystérique se rejoignent. Dans cette femme qui se saurait elle-même La femme, dans cette supposition, l'hystérique laisse s'évanouir son être femme.

« Devenir une femme et s'interroger sur ce qu'est une femme sont deux choses essentiellement différentes. Je dirai même plus - c'est parce qu'on ne le devient pas qu'on s'interroge, et jusqu'à un certain point s'interroger est le contraire de le devenir <sup>16</sup>. »

14. S. Freud, *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, p. 23

15. J. Lacan, Le séminaire, livre III, *Les psychoses*.

16. J. Lacan, Le séminaire livre III, *Les psychoses*, Paris, Le Seuil, p. 200.

## Ne pas être aimée pour elle-même

Il y a une constante dans tout le récit de Dora, sa plainte est traversée par une conviction qui donne raison à son sentiment de trahison, qui fait même que ces trahisons, particulièrement cette double trahison qui fait le noyau du cas, celle de son père et celle de M<sup>me</sup> K., se superposent. Cette réplique de Dora est invariable, dans chaque relation elle finit par s'apercevoir qu'elle n'est pas aimée pour elle-même. Propos peut-être simple, voire banal, il se trouve que malgré tout, dans l'intrigue que nous présente Dora, c'est ça la constante par rapport à sa place, à sa position subjective.

« M<sup>me</sup> K. l'avait donc trahie et noircie ; [...] cette histoire rappelait en tout point celle de la gouvernante ; M<sup>me</sup> K. *ne l'avait pas aimée pour elle-même*<sup>17</sup> mais pour son père. M<sup>me</sup> K. l'avait sacrifiée, elle, sans scrupule, pour ne pas être troublée dans ses relations avec lui. Il est possible que cette injure l'ait plus affligée, ait été plus pathogène que l'autre, l'injure que lui avait faite son père en la sacrifiant et dont elle se servait peut être pour masquer l'autre. [...]

Je ne crois pas me tromper en admettant que les idées prévalentes de Dora, relatives au rapport de son père avec M<sup>me</sup> K., étaient destinées, non seulement à réprimer l'amour jadis conscient pour M. K., mais aussi à masquer l'amour, inconscient dans le sens le plus profond, pour M<sup>me</sup> K. Les idées prévalentes étaient directement opposées à cette tendance. Dora ne cessait de répéter que son père l'avait sacrifiée à cette femme, elle manifestait bruyamment qu'elle lui envoyait la possession de son père, et se dissimulait ainsi le contraire, à savoir qu'elle ne pouvait pas ne pas envier à son père l'amour de cette femme et qu'elle n'avait pas pardonné à cette dernière, tant aimée, la déception d'avoir été trahie par elle. Le sentiment de jalousie féminine était accouplé, dans l'inconscient, à une jalousie analogue à celle qu'aurait éprouvée un homme. Ces sentiments virils, ou pour mieux dire, gynécophiles, doivent être considérés comme typiques dans la vie amoureuse inconsciente de jeunes filles hystériques<sup>18</sup>. »

Une sorte de superposition de deux trahisons découle de l'analyse que fait Freud des reproches de Dora, la trahison du père qui l'a vendue à M. K pour ne pas être dérangé dans sa liaison à M<sup>me</sup> K, se superpose, couvre, celle plus douloureuse encore, plus pathogène nous dit-il, la trahison de M<sup>me</sup> K. Elle est sacrifiée, c'est son mot, autant par l'un que par l'autre.

Qu'est-ce que Dora dénonce avec sa plainte ? Elle dénonce qu'elle fait le déchet, qu'elle est l'objet rabaisé. En réalité elle ne se prête pas à occuper cette place, c'est là le sens de son intrigue, la vérité qu'elle veut faire reconnaître.

17. Souligné par moi.

18. S. Freud, *Cinq Psychanalyses*, op. cit, p. 45-46.

Dora aime, elle aime son père, elle aime M<sup>me</sup> K., mais surtout, elle aime l' idée de l'amour comme réalisation de l'absolu de sa question. Il s'agit en effet d'une logique du tout. D'une logique dans laquelle elle cherche sa place par le biais de l'amour. L'amour qu'elle appelle pour cerner son être, son exigence d'être tout pour l'autre la ravit au monde. Elle n'est pas tout amour, elle est exigence d'un tout dans l'amour pour se dérober à sa position d'objet. La double trahison n'est que la bascule de ce mouvement, entre le tout ou le rien, l'Autre et l'Un.

Dans le court-circuit de ces deux trahisons, de ces deux jalousies se dessine un certain rapport à l'amour, lié à cette place d'être un objet perdu au milieu de différents échanges. Son intrigue, sa révolte, sa revendication et son insatisfaction sont articulées à cette place.

Elle est un objet qu'on sacrifie, qui permet à un certain désordre de s'installer sans que sa place à elle ait véritablement, à ses yeux, une autre fonction que celle de soutenir le désir, les échanges des autres.

Comment donc lire ce reproche de Dora ? *Ne pas être aimée pour elle même ?* Partons de ce constat que nous venons de relever, à un moment donné ce qui se révèle à Dora dans le dénuement de son intrigue c'est sa place d'objet. Dora se voit réduite à la position de pur et simple objet, quelque chose n'est pas franchi et n'arrive pas à l'être dans les différents liens libidinaux pour qu'elle rentre dans une symbolique du don à une autre place que celle d'objet. Sur cette symbolique du don Lacan insiste largement dans le chapitre «Dora et la jeune homosexuelle» dans son séminaire *La relation d'objet*. L'enjeu de la position de Dora c'est toute la question de l'objet phallique, mais la dimension du don n'existe qu'avec l'introduction de la loi. Ce qui fait le don c'est qu'un sujet donne quelque chose d'une façon gratuite, le désir vise le phallus en tant qu'il doit être reçu comme don, c'est ça que normalisent tous les échanges. Dora revendique ce qui lui est refusé. Elle s'intéresse à M<sup>me</sup> K., en tant qu'elle réalise qu'elle, Dora, ne peut ni savoir, ni connaître. En d'autres termes, nous dit Lacan, si elle n'a pas renoncé au phallus paternel conçu comme objet du don, elle ne peut pas recevoir ce phallus d'un autre homme et c'est dans ce sens qu'elle est intéressée par l'autre femme. Qu'est-ce que mon père aime dans M<sup>me</sup> K. ? C'est à cela que Dora s'attache, à ce qui est aimé par son père dans une autre, en tant qu'elle ne le sait pas. Dans cet au-delà d'elle-même elle cherche le savoir sur le désir et sur l'amour. Elle est attachée à la question, à sa question et cette question est sa métaphore.

Dans la scène du lac, c'est le point fort de la relecture que fera Lacan de ce cas, M. K. a eu l'imprudence de dire à Dora, non pas remarque Lacan, que sa femme n'est rien pour lui, mais que du côté de sa femme il n'y a rien. Ce qui est intolérable pour Dora dans cette déclaration, c'est que ça défait tous les liens libidinaux. Il n'y a rien du côté de ma femme signifie ma femme n'est pas dans le circuit, or l'attachement

pour M. K. ne peut être supporté que s'il aime Dora au-delà de sa femme mais en tant que sa femme est pour lui quelque chose. Car, nous dit Lacan, si ce n'est pas le cas qu'en résulte-t-il : « Dora ne peut pas tolérer qu'il ne s'intéresse à elle qu'en tant qu'il ne s'intéresse qu'à elle <sup>19</sup>. » Si elle aime comme un homme, si elle s'appuie sur l'identification à Mr. K pour aimer par procuration cette femme, c'est en tant que cela lui permet de symboliser sa question sur la féminité. Dans le cas où elle pourrait tolérer qu'il s'intéresse à elle en tant qu'elle est ce qu'elle est, elle serait déjà dans cette symbolique du don, pas en tant qu'objet de sacrifice mais en tant qu'objet du désir. Ces deux jalousies féminine et virile dont nous parle Freud, ces deux trahisons, celle du père et celle de M<sup>me</sup> K., symbolisent simplement que Dora ne sait pas où se situer, ni où elle est, ni à quoi elle sert, ni à quoi sert l'amour. M. K. est sa métaphore, parce que Dora ne peut rien dire de ce qu'elle est : « elle sait que l'amour existe et elle en trouve une historisation dans laquelle elle trouve sa place sous la forme d'une question. Cette question est centrée par le contenu et l'articulation de tous ses rêves : la boîte à bijoux, Bahnhof, Friedhof, Vorhof, qui ne signifient rien d'autre que cette question <sup>20</sup>. »

Les symptômes de Dora sont la métaphore de la façon dont elle s'implique et s'intéresse à sa question. Ces symptômes sont, nous dit Lacan, métaphoriques de la position de Dora, de sa névrose. La métaphore implique qu'une signification est la donnée qui domine, et qu'elle infléchit, commande l'usage du signifiant, si bien que toute espèce de connexion préétablie, se trouve dénouée. Freud a voulu forcer dans cette métaphore l'élément réel, en disant à Dora *ce que vous aimez c'est ceci précisément*, quelque chose a tendu à se normaliser par l'entrée en jeu de M. K., mais ce quelque chose est resté métaphorique. Cet engorgement de Dora qui se produit après la crise de rupture avec M. K., c'est sans doute une étrange fausse couche, le dernier retentissement de ce lien par quoi elle reste encore liée à M. K. Une fois de plus nous dit Lacan, le symptôme n'est là qu'une métaphore. C'est pour Dora une tentative de rejoindre la loi des échanges symboliques, en relation avec l'homme auquel s'unir ou duquel se désunir.

Quelle relation avec la belle âme ? En réalité, nous voyons au long de cette observation, que ce qu'elle revendique : Ne pas être aimée pour elle-même, est ce qu'elle ne peut pas supporter. L'intolérable de son monde qu'elle s'épuise à démasquer voudrait faire croire en sa question comme un cheminement vers une solution, une solution idéale dans le savoir. Et si c'était le cas ? ça serait réduire l'Autre à l'Un, alors que la véritable issue de la position féminine est celle-ci : « L'homme sert de

19. J. Lacan, Le séminaire Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, p. 143.

20. J. Lacan, *ibid.*, p. 146, c'est moi qui met les italiques.

relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même, comme elle l'est pour lui<sup>21</sup>. »

Lacan critique donc la position de Hegel qui voudrait résorber le réel dans le rationnel, le réel dans le savoir. Cette position ne conduit qu'à « un révisionnisme permanent, où la vérité est en résorption constante dans ce qu'elle a de perturbant, n'étant en elle-même que ce qui manque à la réalisation du savoir<sup>22</sup> [...] Cette dialectique est convergente et va à la conjoncture définie comme savoir absolu. Telle qu'elle est déduite, elle ne peut être que la conjonction du symbolique avec un réel dont il n'y a plus rien à attendre. Qu'est ceci ? sinon un sujet achevé dans son identité à lui-même. »

Dora sait que l'amour existe, elle n'aime pas les femmes en tant qu'Autre mais ce x : qu'est-ce qui fait qu'une femme puisse être aimée ? par un plus ou par un moins, elle est dans une élaboration sur l'amour mais cette élaboration elle la tient d'une place d'extériorité, dans le symbole, dans la métaphore, hors sexe. C'est pour cela qu'il s'agit d'une élaboration homosexuelle dans le sens que l'amour s'est toujours posé comme la question de la relation à l'Un, au tout. Si elle tient à sa question c'est parce qu'elle pense l'amour comme ce qui lui donnerait enfin une place qu'annulerait l'effet de castration. Dans la douleur de son impuissance, elle tient à sa question dans une historisation qui la rend étrangère au monde, l'absolu de l'amour comme solution idéale lui fait penser sa passion de la vérité, sa passion du sacrifice comme un chemin qui s'accomplit en se refermant sur lui-même, c'est à cause de cette façon de s'y impliquer qu'elle ne peut rencontrer que la contradiction.

« L'hystérique fait l'homme qui supposerait la femme savoir<sup>23</sup>. »

Pour finir, lisons ce passage du séminaire *Encore* dans le chapitre « La lettre d'amour », où Lacan nous permet de saisir la subtilité de la position hystérique, et en quelque sorte lui rend hommage en la féminisant : « Mais il se trouve que les femmes aussi sont amoureuses, c'est-à-dire qu'elles âment l'âme... »

C'est sans doute de cet amour qu'elles tiennent la patience et le courage de supporter l'intolérable de leur monde, d'y tenir tête :

« ... On ne voit pas pourtant pourquoi le fait d'avoir une âme serait un scandale pour la pensée – si c'était vrai. Si c'était vrai, l'âme ne pourrait se dire que de ce qui permet à un être – à l'être parlant pour l'appeler par son nom – de supporter l'in-

21. J. Lacan, *Écrits*, « Pour un congrès sur la sexualité féminine », p. 732.

22. J. Lacan, *Écrits*, « Subversion du sujet et dialectique du désir », p. 797.

23. J. Lacan, *D'un autre à l'autre*, p. 375.

tolérable de son monde, ce qui la suppose y être étrangère, c'est-à-dire fantasmatique. Ce qui, cette âme, ne l'y considère – c'est-à-dire dans ce monde – que de sa patience et de son courage à y faire tête. Cela s'affirme de ce que, jusqu'à nos jours, elle n'a, l'âme, jamais eu d'autre sens.

C'est là que lalangue, lalangue en français doit m'apporter une aide [...] en me permettant de dire qu'on âme. *J'âme, tu âmes, il âme*. Vous voyez là que nous ne pouvons nous servir que de l'écriture, même à y inclure *jamais j'âmes*.

Son existence, donc, à l'âme, peut être mise en cause – c'est le terme propre à se demander si ce n'est pas un effet de l'amour. Tant en effet que l'âme âme l'âme, il n'y a pas de sexe dans l'affaire. Le sexe n'y compte pas. L'élaboration dont elle résulte est *homosexuelle*, comme cela est parfaitement lisible dans l'histoire.

Ce que j'ai dit tout à l'heure du courage, de la patience de l'âme à supporter le monde, c'est le vrai répondant de ce qui fait à un Aristote déboucher dans sa recherche du Bien sur ceci, que chacun des êtres qui sont au monde ne peut s'orienter vers le plus grand être qu'à confondre son bien, son bien propre, avec celui même dont rayonne l'Être suprême. [...] L'hors-sexe de cette éthique est manifeste, au point que je voudrais lui donner l'accent que Maupassant donne à quelque part énoncer cet étrange terme du Horla. Le *Horsexe*, voilà l'homme sur quoi l'âme spécula.

Mais il se trouve que les femmes aussi sont amoureuses, c'est-à-dire qu'elle âment l'âme. Qu'est ce que ça peut bien être cette âme qu'elles âment dans leur partenaire pourtant homo jusqu'à la garde, dont elles ne sortiront pas ? ça ne peut les conduire qu'à ce terme ultime et ce n'est pas pour rien que je l'appelle comme ça – [...] que ça se dit en grec, l'hystérie, soit de faire l'homme, comme je l'ai dit, d'être de ce fait *homosexuelle* ou *horsexe*, elles aussi - leur étant alors difficile de ne pas sentir l'impasse qui consiste à ce qu'elles se mêment dans l'Autre, car enfin il n'y a pas besoin de se savoir Autre pour en être.

Pour que l'âme trouve à être, on l'en différencie, elle, la femme, et ça d'origine. On la *dit-femme*, on la *diffâme*<sup>24</sup>. »

---

24. J. Lacan, Le séminaire, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 78-79.